

TERREUR SUR LA SILÉSIE



**Les atrocités polono-soviétiques
commises en 1945-1946
contre les Allemands**

**Ces atrocités que l'on cache
depuis 1945...**

L'arrivée des armées soviétiques dans les territoires de l'Est peuplés d'Allemands en 1945 a été accompagnée de très nombreuses atrocités : massacres de masse, tortures, viols, meurtres...

Dans les années qui ont suivi, des survivants ont témoigné de ce qu'ils avaient vu et (parfois) vécu.

Dans cette brochure, vous trouverez quelque-uns de ces témoignages saisissants.

Dans la même collection, lisez :

*Septembre 1939 : le massacre de 6 000 Allemands
Minoritaires par des Polonais...*

Diffusion :
V.H.O.
B.P. 256
B-1050 BRUXELLES 5

Retrouvez-nous sur :
www.vhofrance.org ou www.mouvssaintmichel.org

Prix : 3 €

Ein historisches Dokument

Zehn

Gebote für die Kriegsführung

(Abgedruckt im Innendeckel deutscher Soldbücher)

1. Der deutsche Soldat kämpft ritterlich für den Sieg seines Volkes. Grausamkeiten und nutzlose Zerstörungen sind seiner unwürdig.
2. Der Kämpfer muß uniformiert oder mit einem besonders eingeführten, weithin sichtbaren Abzeichen versehen sein.
3. Es darf kein Gegner getötet werden, der sich ergibt. Auch nicht der Freischärler und der Spion. Diese erhalten ihre gerechte Strafe durch die Gerichte.
4. Kriegsgefangene dürfen nicht mißhandelt oder beleidigt werden. Waffen, Pläne und Aufzeichnungen sind abzunehmen. Von ihrer persönlichen Habe darf sonst nichts weggenommen werden.
5. Dum-Dum-Geschosse sind verboten. Geschosse dürfen auch nicht in solche umgestaltet werden.
6. Das Rote Kreuz ist unverletzlich, verwundete Gegner sind menschlich zu behandeln. Sanitätspersonal und Feldgeistliche dürfen in ihrer ärztlichen bzw. seelsorgerischen Tätigkeit nicht gehindert werden.
7. Neutrales Gebiet darf weder durch Betreten oder Überfliegen noch durch Beschießen in die Kriegshandlungen einbezogen werden.
8. Die Zivilbevölkerung ist unverletzlich. Der Soldat darf nicht plündern oder mißwillig zerstören. Geschichtliche Denkmäler und Gebäude, die dem Gottesdienst, der Kunst, Wissenschaft oder der Wohltätigkeit dienen, sind besonders zu achten.
9. Natural- und Dienstleistungen von der Bevölkerung dürfen nur auf Befehl von Vorgesetzten gegen Entschädigung beansprucht werden.
10. Gerät ein deutscher Soldat in Gefangenschaft, so muß er auf Befragen seinen Namen und Dienstgrad angeben. Unter keinen Umständen darf er über Zugehörigkeit zu seinem Truppenteil und über militärische, politische und wirtschaftliche Verhältnisse auf deutscher Seite aussagen. Weder durch Versprechungen noch durch Drohungen darf er sich dazu verleiten lassen.
11. Zuwiderhandlungen gegen die vorstehenden Befehle in Dienstsachen sind strafbar. Verstöße des Feindes gegen die unter 1-8 angeführten Grundsätze sind zu melden. Vergeltungsmaßnahmen sind nur auf Befehl der höheren Truppenführung zulässig!

Terreur sur la Silésie

Sur le rabat de couverture du livret militaire allemand figuraient « Dix commandements pour la conduite de la guerre » (voy. au dos de la brochure). Le premier et le huitième d'entre eux s'énonçaient de la façon suivante :

1. Le soldat allemand combat de façon chevaleresque pour la victoire de son peuple. Atrocités et destructions inutiles ne sont pas dignes de lui.

8. La population civile bénéficie de l'immunité. La troupe ne commettra aucun acte de pillage ni de vandalisme [...].

Aussi longtemps que les peuples des pays occupés ne se livrèrent à aucune guérilla, les armées du III^e Reich respectèrent les populations civiles.

En revanche, lorsque, en 1945, les armées soviétiques déferlèrent sur les territoires germaniques, les soldats rouges avaient vu leur esprit façonné par le terrible propagandiste Ilya Ehrenburg. Pendant de longs mois, celui-ci avait lancé des appels à la haine et au meurtre des Allemands, scandant par exemple :

Tuez ! Tuez ! Chez les Allemands il n'existe personne d'innocent, ni parmi les vivants, ni parmi ceux à naître ! Exécutez les instructions du camarade Staline en écrasant pour toujours la bête fasciste dans son antre. Brisez par la violence l'orgueil racial des femmes germaniques. Prenez-les en butin légitime. Tuez, tuez, vaillants soldats de l'Armée rouge, dans votre assaut irrésistible¹.

¹ Voy. Grand-Amiral Dönitz, *Dix Ans et Vingt Jours* (Éditions Plon, 1959), pp. 343-344.

Par conséquent, l'arrivée des troupes soviétiques dans les territoires germaniques s'accompagna d'innombrables atrocités, dont le viol des femmes fut l'une des plus cruelles. Après la guerre, des réfugiés qui avaient survécu racontèrent ce qu'ils avaient vu. Pour la Silésie, ces récits furent regroupés dans une somme intitulée : *Études sur l'histoire de l'Archevêché de Breslau pendant les années fatales de 1945 à 1951*. En 1953, un docteur allemand en théologie, Johannes Kaps, en publia un certain nombre. Deux ans plus tard, sa brochure fut traduite en français et publiée à Munich aux éditions : « Le Christ en Marche » sous le titre : *Martyre et Héroïsme des Femmes de l'Allemagne Orientale, 1945-46*.

Les textes que vous allez lire sont extraits de cette brochure aujourd'hui bien oubliée. Naturellement, nous ne prétendons pas écrire l'histoire de l'invasion de la Silésie par l'Armée rouge. Quelques témoignages, en effet, ne peuvent suffire à donner une vision objective d'un événement, surtout lorsque celui-ci s'est déroulé sur des milliers de kilomètres carrés. Ainsi que l'a écrit J. Kaps :

Les récits ci-après ne doivent absolument pas donner l'impression que nulle jeune fille à partir de 13 ans et aucune femme jusqu'à 80 ans n'ont été préservées du viol. Cela a été très inégal. Il y a des endroits, par exemple tous ceux qui ont été occupés après la capitulation (8 mai 1945) et où la plupart de la population était demeurée, où il y a eu plus d'ordre et où à peine 5 à 10 % des femmes ont été violées. Mais par contre, il y avait des endroits où à peine 10 % sont restées intactes [p. 21].

En publiant à nouveau ces textes, notre objectif est uniquement de mettre à la disposition du public un matériel historique oublié parce que occulté par des « vainqueurs » qui, depuis plus d'un demi-siècle, véhiculent une version manichéenne de l'Histoire du vingtième siècle.

Scènes d'apocalypse

Dans de nombreux endroits, les atrocités débutèrent dès l'arrivée des premières troupes soviétiques. Un rescapé de Lidenau raconte :

La première nuit [d'occupation] nous apporta les pires événements. Des groupes de 20 à 30 hommes traversèrent le village dans l'ivresse de leur victoire. Ils trouvèrent de l'alcool par-ci par-là, ce qui éveilla encore leurs plus mauvais instincts. Partout on pillait, avant tout les montres et les bagues. Les premiers viols de jeunes filles commencèrent sur nos chariots. La terreur russe était devenue réalité [p. 80].

A Sagan, les horreurs commencèrent alors même que la bataille faisait rage. Une religieuse se souvient :

Cela continua par une fusillade ininterrompue, un feu infernal, et en bas dans l'abri nous étions entourées de démons. Les Russes étaient ivres. Chacune de nous [les religieuses] montait en haut pour les fuir. Deux religieuses qui voulaient encore emporter des objets furent saisies. L'une put se délivrer, mais l'autre fut aussitôt attaquée et violée. Après cela, on l'a laissée en liberté. Et tout cela au milieu des tirs. Les pauvres Russes, qui agissaient comme des bêtes, ne pensaient pas à une fin toute proche, qui aurait pu leur arriver aussi bien qu'à nous [p. 98].

À Liegnitz, plusieurs jeunes filles se cachèrent sur un toit afin d'échapper au gros des troupes russes qui devait arriver le lendemain matin. L'une d'entre elles raconte cette nuit tragique :

Au dessus de la ville en feu, les flammes s'élevaient vers le ciel ; des maisons et des rues montaient des plaintes d'âmes torturées et les cris d'une horde dépourvue de toute humanité. Leurs beuglements nous déchiraient. Jamais je n'oublierai le cri

qu'un jeune homme angoissé poussa dans la nuit noire en courant au secours de sa mère enlevée [p. 77].

Une religieuse de Ratibor affirme que « *les cruautés et les tourments inhumains que les religieuses ont dû supporter à l'entrée des Russes ne peuvent se décrire* » (p. 96). A Neisse, les tortures furent telles que : « *Quelques sœurs âgées devinrent folles et quittèrent la maison sans rien dire. Trois d'entre elles ne revinrent pas vivantes* » (p. 83).

Le pire venait la nuit, lorsque les Russes pénétraient de force dans les maisons afin de surprendre plus facilement les femmes endormies. Un médecin de Schwiebus déclare :

Ces longues nuits, le va-et-vient continuel de ces hordes, les cris, les appels au secours des femmes et des jeunes filles ainsi que la peur furent indescriptibles [p. 105].

Femmes et jeunes filles se terrent

Terrifiées et soucieuses d'échapper à ces hordes, les femmes inventaient mille stratagèmes pour se cacher. L'une d'entre elles, réfugiée de Friedland, affirme :

Que devait-on faire pour échapper au mal menaçant ! Se rendre vieille et laide, faire semblant d'être malade, se cacher dans des endroits impossibles, se déguiser et fuir par la fenêtre [p. 44].

À Kohlfurt, plusieurs religieuses passèrent trois jours entiers dans un réduit du chauffage de l'église. « *Pas un rayon de lumière l'éclairait ; aucun air y pénétrait, les ténèbres et les murs noircis de suie nous entouraient...* » (p. 61). Dans le village de Kupp, une soixantaine de femmes et de jeunes filles restèrent « *15 jours assises dans une cave, étroitement serrées sans lit* » (p. 65) :

Nous habitions avec plusieurs femmes et jeunes filles dans une toute petite pièce, nous campions sur le plancher et nous nous faisions des soucis la nuit, car les Russes venaient jusqu'à cinq fois chercher leurs victimes. Les plus jeunes se déguisèrent en vieilles et se cachèrent derrière nous [Id.].

« *Durant des semaines* » à Lindenau, les jeunes filles « *passèrent leurs nuits dans les granges, les étables, dans les greniers et dans les champs de blé* » (p. 80). Même chose à Neuwalde où, ainsi que le raconte un homme :

nos femmes et nos jeunes filles durent dormir dans des granges, des hangars, des champs de blé, des forêts, derrière les grands monuments et dans les cimetières, pas une seule heure de tranquillité ! [p. 93]

Un autre réfugié, pour sa part, rappelle qu'il « *était surtout difficile de leur apporter de la nourriture dans leur cachette sans attirer l'attention [...]. Il fallait autant que possible changer chaque fois d'endroit* » (p. 51).

Des petites filles et de très vieilles femmes sont également violées

Le viol toucha non seulement les femmes, mais également des petites filles et de très vieilles personnes. Un réfugié de Heinersdorf affirme :

La manière dont [les Russes] violaient les jeunes filles et les femmes aux cheveux blancs ne pouvait être plus bestiale. Combien de fois dans la nuit on entendit crier au secours, mais qui aurait pu venir en aide ? Celui qui l'osait était immédiatement fusillé et ne pouvait de toute façon rien empêcher de leurs mauvais desseins [p. 51].

A l'hôpital de Kraftborn, l'âge des personnes de sexe féminin violées s'étalait entre 12 et 79 ans (p. 58). Un réfugié de Lindenau déclare : « Si l'on dit que les petites filles de 7 à 10 ans n'étaient nullement épargnées par les Russes, c'est que cela n'est pas exagéré » (p. 80). A Kohlfurt, une petite fille de huit ans fut violée quelques mois après la capitulation (p. 59). A Dittersdorf, une grand-mère de 85 ans eut à subir l'assaut des soldats rouges (p. 41). Dans la ville de Schwiebus, ceux-ci pénétrèrent dans un asile où :

ils violèrent toutes les femmes, les enfants comme les vieilles, et là où l'âge les empêchait réellement on assomma à coups de crosse [p. 104].

Beaucoup de femmes moururent de ces attaques. A Neisse, par exemple :

dans un asile de religieuses âgées se trouvaient 120 sœurs entre 60 et 90 ans. Sauf quelques exceptions celles-ci furent toutes violées. Actuellement [aux environs de 1950], il n'y a plus que 50 survivantes [p. 81].

Une rescapée de Friedland, pour sa part, raconte :

un grand nombre de femmes furent violées par ces sauvages, pas seulement des personnes jeunes, mais des vieilles, très vieilles, entre autres une femme de 80 ans. Beaucoup sont ruinées corporellement pour toujours, beaucoup sont mortes des suites du viol, beaucoup aussi ont contracté des maladies vénériennes qui, faute de médicaments, n'ont pas pu être soignées [p. 44].

A Lamsdorf :

Il n'était pas rare que [...] même les femmes gravement malades soient violées [...]. Ces incidents et ces crimes contre l'humanité,

surtout contre les malades, s'accomplirent sous le signe de la Croix Rouge de Genève, qui était marquée en couleur rouge vif sur les baraquements des malades avec l'inscription : « Zcerwonu Krczyz Polska » et en souscription en langue polonaise : « Cette institution a apporté et apportera encore du secours à des millions d'hommes en Pologne » [p. 43].

Viols répétés

En majorité, les victimes ne furent pas violées une seule mais plusieurs fois et parfois même plusieurs dizaines de fois. A Schreiberhau, la propriétaire d'un grand hôtel raconta avoir été « violée vingt fois en une nuit » (p. 103). Dans le village de Ritterswalde, 20 Russes abusèrent d'une malheureuse qui n'avait que 15 ans (p. 96). D'après un témoin de Zobten am Berge : « Il arriva à quelques femmes d'être violées chacune par trente hommes... » (p. 113). A l'hôpital de Kraftborn, certaines patientes « avaient été violées 70 fois et plus en quelques jours » (p. 58).

Celles qui résistent sont abattues

Très souvent, celles qui tentaient de résister aux assauts étaient tout simplement abattues. A Liegnitz, une jeune femme de 30 ans qui luttait contre son assaillant reçut un coup de poignard entre les deux yeux et mourut après une lente agonie (p. 79). Dans la ville de Neisse, une religieuse fut tuée d'un coup de pistolet en pleine poitrine par un soldat qui, après, « lui piétina encore de ses bottes la tête et la poitrine » (p. 83). A Neustadt, les Russes tirèrent sur une demoiselle de 20 ans qui fuyait devant eux « jusqu'à ce qu'elle s'effondre. Puis ils achevèrent leur victime par des coups de baïonnette » (p. 92). Ailleurs, une femme de 38 ans qui s'était arrachée des mains de son agresseur fut abattue « à bout portant. Le coup lui traversa la colonne vertébrale et lui ouvrit le ventre ». La victime, laissée pour morte, fut finalement secourue par son oncle qui la transporta à

l'hôpital où elle mourut la même nuit (p. 41). Une religieuse, pour sa part, qui ne pouvait plus se sauver, dit au Russe qui la poursuivait : « *Je ne m'en vais pas avec vous, je suis religieuse et je porte une robe sacrée, je suis une fiancée du Christ* » :

Le Russe tira un coup en l'air pour l'intimider. Elle s'agenouilla alors et, les bras étendus, cria : « Tire, j'appartiens au Christ ! » Et il lui tira une balle en plein cœur. C'était le 12 mai 1945 [p. 84].

A Neustadt, un soldat qui avait découvert une cache où se tenaient plusieurs jeunes filles :

exigea par des signes qu'une [d'entre elles] vienne avec lui. Toutes refusèrent. De colère, il prit une grenade à main et la lança dans la pièce. Une jeune fille de 17 ans [...] fut tuée net par un éclat au cœur. Sa mère et d'autres femmes furent gravement blessées [p. 90].

Nécrophilie

Dans leur furie, les soldats de l'Armée rouge allèrent jusqu'à satisfaire « *leurs désirs impétueux avec des mannequins de vitrines* » (témoignage du curé de Bärsdorf-Trach, p. 75). Pire : en plus d'une occurrence, ils violèrent le corps de celle qu'ils venaient de tuer. A Liegnitz, les Russes fusillèrent la sœur du secrétaire du presbytère qui leur avait résisté, puis violèrent son cadavre (pp. 74-75) ; ils firent de même avec une jeune femme de 33 ans, Martha J... (p. 77).

Scènes tragiques

Durant ces mois, des scènes tragiques se produisirent un peu partout. Les Russes se précipitaient sur les femmes qu'ils violaient devant leurs enfants et sur les filles qu'ils violaient sous les yeux de

leurs parents. En 1950, une réfugiée raconta le calvaire vécu par sa fille violée 23 fois lorsqu'ils fuyaient devant l'Armée rouge :

Les Allemands se battent en reculant de colline en colline ! Dans la vallée roulent les tanks russes. Les bêtes de trait s'agitent. Les premiers tanks nous ayant ordonné de faire halte, les équipages se précipitent sur les voitures pour les piller. Des gradés et autres se jettent sur ma fille, l'entraînent dans la maison la plus proche, la rouent de coups et de gifles et poussent jusqu'au bout (15 hommes) leur orgie sauvage. Staline avait livré les femmes allemandes à ses troupes. Toute brisée, elle se traîne hors de la pièce et elle trouve dans la maison abandonnée de quoi couvrir sa nudité et de quoi se nettoyer. Puis, en avant ! Malgré une jambe raide, elle saute par-dessus les barrières et les murs et trouve dans un coin une cachette derrière une chaise cassée et des orties. Complètement ébranlée spirituellement et corporellement, elle ne peut, malgré toutes ses précautions, empêcher que ses sanglots attirent l'attention d'un Russe. « Pourquoi Madame pleurer ? » Dans son désarroi, elle lui fait confiance. Il la prend par la main et l'aide à enjamber les barrières et à retourner dans la rue qui, entre temps, s'était vidée. Là, elle ne retrouve, toujours tenant le Russe par la main, qu'un billet de 50 marks intact. Les voitures sont parties ! Soudain, on entend un signal. Le Russe qui la protège s'éloigne en vitesse ; huit nouveaux Russes apparaissent et la tragédie recommence (en tout donc 23 hommes). Poursuivie et brisée, elle erra dans la forêt où elle reçoit les premiers secours, une tasse de café chaud, dans une maison où se trouvaient d'autres femmes, elles aussi traquées [p. 48].

Une autre mère, pour sa part, raconte :

Nous supposions notre fille à l'abri près de nous. Cependant, un soir, on frappa à grands coups de poing sur la porte et les Russes crièrent : « Ouvrez-nous ! » Mon mari, ma fille et moi

tremblions de tous nos membres, connaissant la cruauté des Russes. Trois hommes grands et forts entrèrent. Ils commencèrent par fouiller partout, par déchirer nos photos, même celles de mon fils unique, tué depuis longtemps près de Kharkov. Ensuite, ils exigèrent qu'on leur donne notre fille. Le père eut beau pleurer et supplier de l'épargner, rien n'y fit. On le battit jusqu'au sang, jusqu'à l'épuisement total, malgré les cris pitoyables de sa fille. L'un d'eux me frappa alors d'un grand coup et me tint un revolver sur la poitrine. Je n'osai plus bouger. Deux Russes entraînent ensuite notre fille au bas de l'escalier. Mon cœur battait à tel point que je croyais qu'il allait éclater. J'entendais ma pauvre fille hurler aux Russes de la fusiller. Mais ce n'était pas leur intention. Ils la maltraitèrent de la manière la plus honteuse et la violèrent après. J'avais toujours le revolver sur la poitrine, jusqu'au moment où les autres demandèrent à cet homme de venir. Personne ne peut comprendre combien ces faits ont mis de l'amertume dans le cœur des parents, car notre fille ne connaissait que l'Église et la maison paternelle [p. 33].

Une scène similaire, qui se déroula dans le canton de... Frankenstein, est également rapportée par un père de famille :

Notre fille Anna et une amie se trouvent chez nous. Nous ne nous attendons à rien de bon, mais il est impossible de les faire partir car la ferme est surveillée de tous les côtés. Finalement, nous cachons les jeunes filles dans la paille. A peine fait-il noir que six hommes apparaissent : « Où est votre fille ? » — « Partie en ville » — « Non, à la maison ». Avec des projecteurs, ils éclairent chaque recoin. Ils trouvent d'abord Anna. A genoux, sa mère supplie pour elle, mais elle reçoit un tel coup qu'elle tombe inerte, et boitait encore bien des semaines plus tard. Ils jettent le père en bas de l'escalier. Sans arrêt, retentissent à l'étage supérieur les cris de la jeune fille, vierge jusqu'alors. Personne ne pouvait lui venir en aide. Cinq Russes tombent sur elle, ses parents la retrouvent couchée dans son sang.

Ils l'entourent vite avec une couverture et elle se sauve par la porte de derrière. Peu de minutes après, une deuxième horde arrive avec les mêmes intentions. Leurs recherches restent infructueuses [...]. Tard dans la matinée seulement, il fut possible de chercher la jeune fille et de la transporter à l'hôpital [pp. 51-52].

Bien souvent, le viol était suivi du meurtre de la victime. A Bergstadt, par exemple, une femme de 33 ans, Hildegard Domina, s'était réfugiée dans l'appartement de ses parents avec sa cousine alors âgée de 15 ans (Hertha Meinsche).

[...] le 27 janvier 1945, six Russes occupèrent la maison et enlevèrent aux femmes tout ce qu'elles possédaient. Puis, ils forcèrent Hildegard Domina à entrer dans une chambre où ils lui enlevèrent ses sous-vêtements et la violèrent. Quand elle sortit tout épuisée et criant de douleur, ils prirent sa cousine Hertha Meinsche, née le 18 janvier 1930, à Bergstadt et agirent avec elle pareillement. Quand celle-ci sortit de la chambre et se jeta dans les bras de sa mère, les Russes les exécutèrent les unes après les autres [p. 31].

Des scènes déchirantes se déroulèrent un peu partout. Un réfugié de Ossig raconte la fin tragique de sa fille dans les termes suivants :

Le soir du 13 février [1945] un officier asiatique arriva, accompagné d'un ouvrier ukrainien de notre village, pour chercher à s'emparer de jeunes filles. Comme ils n'en trouvaient pas tout de suite, ils fouillèrent partout et traînèrent ma fille Maria H... hors de la cave. Elle pleurait et disait : « Venez au moins l'un de vous avec moi, maman viens avec moi ! » Mais on nous défendit de quitter la maison. Après dix minutes, elle cria deux fois : « Maman ! » Puis suivit une détonation. Le lendemain elle fut trouvée morte dans la rue, la tempe perforée d'une balle, le corps déchiré, dépouillé de ses habits [pp. 93-94].

D'autres connurent une fin dans des conditions plus abominables encore. Un rescapé de Hennemersdorf se souvient du cas de la fille du fermier Aloïs Thomas :

Le 2 février 1945 [celle-ci] fut enlevée par les Russes de la maison de ses parents et violée dans la grange du fermier Wuttké. Après l'avoir liée à un poteau, ils lui coupèrent les mains et les pieds avec une hache. Ses cris d'agonie s'étendirent au loin. Elle fut retrouvée le lendemain, à moitié calcinée, après que les Russes eurent incendié le garage. Les membres coupés furent retrouvés qu'un jour plus tard et mis dans le cercueil d'August Stehr [...] [p. 52].

Des personnes se sacrifient pour d'autres

En de nombreuses occasions, des personnes acceptèrent la mort ou le déshonneur afin que d'autres soient épargnées. A Grüssau, par exemple : « Des mères et des tantes se sacrifièrent pour protéger des petites filles de 8 à 15 ans » (p. 50) ; une mère qui avait refusé d'indiquer la cachette où se tenait sa fille eut le crâne fracturé et mourut six jours plus tard (*Id.*). A Hindenburg : « Dans la rue Galda, un père fut abattu parce qu'il voulait protéger sa fille » (p. 53). Dans la ville de Katscher, des religieuses s'étaient agrippées les unes aux autres afin de se protéger de trois agresseurs. L'une d'elles se souvient :

Nous tenions toutes tellement ensemble que nous formions une véritable boule vivante ; malgré cela, [les Russes] réussirent à enlever une jeune religieuse. Aussitôt, nous l'avons entourée, mais la brave mère Gabrielle se détacha de nous, prit le soldat par le bras et le sépara énergiquement de la jeune sœur. L'homme devint furieux et donna un coup de poing sur le front de la brave mère. Cela suffit probablement à lui faire perdre connaissance, car elle tomba à genoux sans un cri ni un soupir. Au même

instant, le soldat prit son revolver et lui tira une balle dans la tête. Notre agneau de Pâques s'effondra en perdant beaucoup de sang et les trois « héros » quittèrent précipitamment notre maison. Nous entourions en priant notre sœur mourante. L'aumônier qui habitait chez nous lui donna l'extrême onction, nous avons dit les prières des mourants et notre chapelet. Elle a encore vécu environ une demi-heure, mais sans connaissance [pp. 56-57].

Ailleurs, une religieuse qui parlait le polonais « était restée comme protectrice dans une famille de médecin » :

Souvent, elle éloigna le malheur de cette famille, jusqu'au soir où de nouveaux officiers ivres entrèrent dans la maison et voulurent avoir une petite fille. La religieuse a employé tout son talent oratoire et ils ont cédé. L'enfant fut épargnée, mais alors ils voulurent la femme. La sœur insista encore une fois. Le résultat fut une balle dans la tête [...] [p. 105].

A Neisse, une petite fille de 10 ans, Gretel Künstler, fut fusillée par un soldat « parce qu'elle ne voulait pas lâcher sa mère, lorsqu'on voulut essayer de violer celle-ci » (p. 88).

Mais le plus effroyable survint à Köchendorf où une religieuse, sœur Symphorosa, « voulut protéger les jeunes filles de la congrégation qui s'étaient réfugiées au couvent pour chercher protection auprès d'elle » :

Les Russes l'empoignèrent et l'emportèrent à l'abattoir. De là, les gens du village [...] entendirent des coups et des cris. Quand ils allèrent voir, plus tard, ce qui était arrivé à la sœur qui n'était pas revenue, ils la trouvèrent coupée en petits morceaux pendus au fumoir [...]. Les jeunes filles furent préservées, seule la religieuse a dû donner sa vie [p. 59].

Meurtres gratuits

Outre les viols, les « vainqueurs » commirent également de nombreux crimes gratuits.

Au camp de Lamsdorf, par exemple, une sentinelle tira dans des latrines bondées de femmes :

Toutes [...] furent gravement blessées, soit au ventre, soit à la poitrine. Elles furent apportées baignant dans leur sang à l'infirmerie où l'infirmier Hubert W. et sœur Lucie voulurent donner des soins. Mais on les en empêcha et les blessées graves furent enterrées dans une fosse commune pour faire disparaître toutes traces du crime, sauf une qui mourut de faim plus tard [p.67].

Le 2 septembre 1945 :

100 femmes rentrèrent un soir de leur travail commandé au camp, trempées par une pluie battante. Elles devaient chanter des chansons nationales-socialistes et marcher au pas jusqu'à la place d'exercice. On mettait un banc au centre et chaque femme devait s'y coucher et recevait 25 à 30 coups sur les fesses avec un gros bâton. Après cela, la chair leur pendait littéralement et les muscles étaient abîmés. Après protestation, elles furent emmenées à l'infirmerie, mais le commandant refusa le matériel pour les pansements et c'est ainsi qu'elles furent couchées sur des sacs de paille sale, gémissant de douleur, tandis que les mouches dévoraient leurs plaies remplies de pus. Après un vrai martyre la mort les libéra... [p. 68].

Pire. A Bremberg :

[...] de braves jeunes filles catholiques furent enfermés dans une maison et brûlées vives. Une vieille fille solitaire d'à peu près 40 ans fut trouvée dans sa maison, horriblement mutilée : les

yeux crevés, des coups de couteaux dans la poitrine, les jambes désarticulées... [p. 102].

L'Enfer sur Terre

Durant ces mois tragiques, Russes et Polonais ne reculèrent devant rien afin de torturer et de déshonorer leurs victimes.

Ainsi :

Les femmes, jeunes filles et vieillards du village de Grüben près de Falkenberg subirent un sort vraiment cruel. Ils furent rassemblés un jour par la milice polonaise et furent roués de coups sur des camions les transportant à Lamsdorf. Là, ils durent rouvrir une fosse commune et nettoyer les cadavres avec leurs propres mains. C'était l'été, la puanteur était à peine supportable, sans compter la vue de cette décomposition qui déjà, seule, suscitait l'horreur. Lorsque les corps furent dégagés, les femmes et les jeunes filles furent forcées de se coucher dessus, la figure contre les cadavres gluants et puants. Les milices polonaises poussaient alors avec leurs crosses la figure de leurs victimes dans cette décomposition infernale. Des morceaux de pourriture leur entraient dans la bouche et le nez. Soixante quatre femmes et jeunes filles moururent ainsi des suites de cet « héroïque exploit » polonais. On leur refusa la sépulture au cimetière [p. 47].

Un autre témoin des mêmes faits ajoute :

Les Polonais se rendirent coupables d'une façon diabolique envers les femmes et les jeunes filles. Tous les moyens de les déshonorer leur étaient bons. Ainsi, il leur défendaient de porter des culottes et des jeunes gens les contrôlaient de la manière la plus infâme. Gare à celle qui enfreignait l'ordre ; ils la forçaient à manger des excréments humains (Mme P.), à boire de l'urine et à lécher du sang des fusillées par terre ou sur leurs plaies (Mlle Maria

Sch. de Lamsdorf, morte au camp). Des viols furent également accomplis dans des infirmeries installées plus tard, même sur des malades graves et même des femmes et des jeunes filles mourantes... [pp. 68-69]

Conclusion

Un peu partout aujourd'hui, des cérémonies sont organisées, des émissions réalisées et des monuments érigés afin que les peuples se souviennent de la « barbarie nazie ». Des anciens déportés et des anciens internés sont invités dans les écoles afin de raconter aux jeunes leur calvaire. Mais, ainsi que l'a elle-même écrit en juillet 1951 une réfugiée se Silésie :

qui s'incline devant les survivantes de l'Allemagne orientale, victimes déshonorées, torturées, malades et infirmes pour toujours ? Qui vénère la femme qui a porté jusqu'au bout le fruit de ces heures douloureuses et qui a mis au monde un enfant dont elle ne voulait pas ? Qui connaît le supplice d'une mère déshonorée d'innombrables fois devant ses enfants, qui a perdu leur amour et leur confiance ? Qui connaît le raidissement et la mort de tous les sentiments dans l'âme de ces femmes et jeunes filles qui ont été violées 40 à 60 fois par les Russes en une seule nuit et qui doivent malgré tout continuer à vivre ? Qui comprendra la gravité de ce qui fut fait à nos petites filles, nos toutes petites de 4 à 14 ans ? La plupart vivent encore. Finalement, il n'y a pas de mots pour exprimer la souffrance de la femme allemande de l'est.

... et il n'y a pas de mot pour qualifier le cynisme de ceux qui, un demi siècle après leur victoire, continuent à tromper les jeunes générations en ne leur montrant que les « crimes » des vaincus.



Nemmersdorf, 1944.
Deux vieillards massacrés par les soldats rouges
(source : Bundesarchiv)



Goldap, octobre 1944.

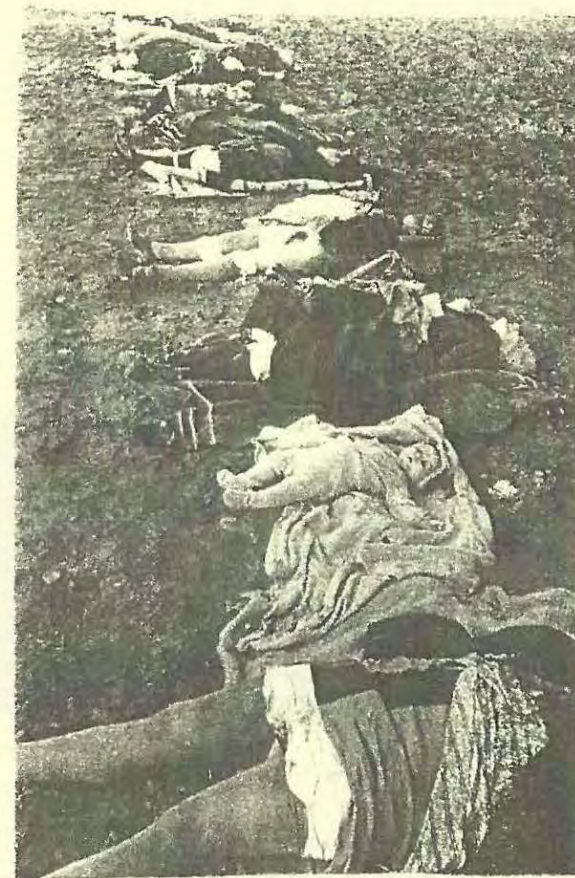
Panneau sur lequel les soldats rouges pouvaient lire :

« Soldats ! Maidaneck ne pardonne pas.

Prenez votre revanche sans pitié ! »

(source : Bundesarchiv)

Note : Maidaneck était un camp de concentration. En 1945, on prétendait que 890 000 personnes y avaient péri. Depuis, ce nombre a été ramené à... 50 000 environ (Hilberg).



Nemmersdorf

Femmes violées et assassinées
en compagnie de leurs petits enfants

(source : Bundesarchiv)



Nemmersdorf
Deux petits enfants massacrés
(source : Bundesarchiv)

DOCUMENT

La propagande actuelle sur les « atrocités nazies » trouve-t-elle sa source dans les crimes commis par l'Armée rouge ?

Le 29 février 1944, H. Hewett, alors sous-secrétaire au Ministère britannique de l'Information, envoya la missive suivante aux journaux et radios d'Angleterre :

[...] Par les articles et les discours du Premier Ministre durant les vingt dernières années, nous connaissons les méthodes utilisées par le dictateur bolchevique même dans son propre pays. Nous savons comment l'Armée rouge s'est comportée en 1920 en Pologne et plus récemment en Finlande, Estonie, Lituanie, Galicie et Bessarabie.

Nous devons donc considérer la façon dont l'Armée rouge se comportera certainement lorsqu'elle déferlera sur l'Europe centrale. Si des mesures préventives ne sont pas prises, les horreurs apparemment inévitables qui en résulteront causeront une grande tension sur l'opinion publique de cette nation.

Nous ne pouvons pas changer les bolcheviques, mais nous pouvons faire de notre mieux pour les sauver, et nous sauver, des conséquences de leurs actes.

La seule alternative à la négation est de distraire l'attention du public de la totalité de ce sujet. L'expérience a démontré que la meilleure des diversions est la propagande d'atrocités menée directement contre l'ennemi. Malheureusement, le public n'est plus aussi réceptif qu'aux jours des « usines à cadavres », « bébés belgés mutilés » et « Canadiens crucifiés ».

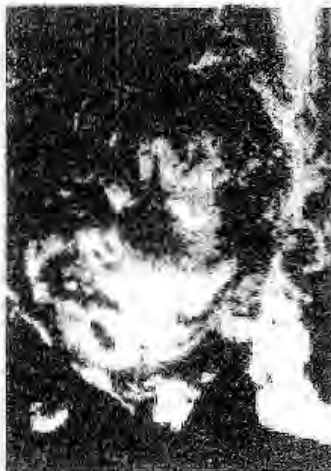
Votre coopération est donc urgente pour aider à détourner l'attention du public des actes de l'Armée rouge en appuyant les accusations contre l'Allemagne et les Japonais qui circulent maintenant et continueront à être mises en circulation par le Ministère.

(Voy. Udo Walendy, Der Verrat an Osteuropa, Vlotho an der Weser, 1978, p. 19.).

Qui connaît ce document ne peut que s'interroger sur la validité de toutes les accusations portées dès 1944 sur l'Allemagne.



Enfants allemands massacrés
par les soldats rouges



Ressortissants allemands assassinés





Allemande violée puis assassinée
par les soldats Soviétiques